

Hélène de Troy St.

Jean Cathelin

Volume 2, Number 6 (12), November–December 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cathelin, J. (1960). Hélène de Troy St. *Liberté*, 2(6), 371–373.

Hélène de Troy St.

JEAN CATHELIN

Dans Troy St., il n'y avait pas un seul magasin d'ouvert. C'était un samedi d'août, étouffant, et tous les habitants des rues et ruelles avoisinant St-Laurent Nord semblaient avoir décidé de respecter plus que de coutume le Sabbat.

Hélène traversa Duluth et pénétra dans la synagogue qui, conformément aux Ecritures, semblait le seul lieu de rafraîchissement qui restât au monde. A côté d'elle, il y avait Mme. Schwarzenkopf qui habitait la petite maison de deux étages de l'autre côté de Troy. Mme Schwarzenkopf venait tous les jours acheter sa viande et ses légumes à l'*Hellinikos Sup-Market* qui tenait celui que tout le quartier appelait Papa Syros. Mme. Schwarzenkopf avait beau être une excellente cliente de son père, Hélène préférait l'éviter. Comme sa mère s'en était un jour étonnée, Hélène avait dû avouer que les fils Schwarzenkopf l'avaient un peu mise à mal un soir de printemps au parking de Napoléon et Bullion. "Surtout que ton père n'apprenne pas cela", avait dit Mme Syros à Hélène, "car il serait capable d'aller faire un scandale chez eux." Mme Syros était commerçante avant tout, et si elle faisait passer la prospérité de l'établissement familial avant la vengeance de l'honneur de sa fille c'est que, en dépit du manteau de rat musqué que son époux lui avait offert pour le Noël précédent, quinze années de vie montréalaise n'avaient pu encore lui faire oublier trente années de misère dans les faubourgs d'Athènes. Surtout les difficultés qui l'avaient assaillie après la naissance d'Hélène, à qui son mécréant de père avait donné le prénom d'Aristote.

Hélène ne suivait guère la prière. Elle était inquiète, car elle avait la veille, en lui refusant un baiser trop prolongé, avoué à Antoine Recchia cette histoire des fils Schwarzenkopf et il y avait eu une lueur de rage froide dans les yeux du jeune corse, si bien qu'Hélène effrayée s'était enfuie brusquement et Antoine n'avait pas cherché à la rattraper alors que la chose lui eût été facile. L'ingénieur Pierre Recchia, qui avait acheté l'année précédente, en arrivant de France, un pavillon sur Laval près du Carré Saint Louis, était lui aussi un client assidu de l'*Hellinikos Sup-Market*, mais comme il avait perdu sa femme peu après son arrivée et qu'il passait le plus clair de sa journée dans les bureaux de la compagnie parisienne d'automobiles dont il dirigeait les services techniques à Montréal, c'était Antoine qui ve-

naît le plus souvent faire les commissions. Papa Syros, en effet, passait dans le quartier pour le plus grand spécialiste en matière de charcuterie méditerranéenne. De son grand père, burlingueur de côtes et d'îles, il avait appris tous les secrets de la mortadelle française, du salami italien et de la figatelle corse, sans oublier le pâté de merle. Son plus grand crève-cœur était l'existence de la Commission des Liqueurs, car il eut aimé voir sur ses rayons la collection des bouteilles de Castelli Romani, de Samos, de Malvoisie, qui de Rome à Bastia donnent de la voix aux guitaristes pousseurs de sérénade et calment le chagrin rémunéré des pleureuses professionnelles lorsque les funérailles ont trop duré.

Les pieds d'Hélène s'avancèrent, sa main poussa la porte du temple, la chaleur la saisit toute entière, l'enferma dans un bloc de chaleur, le trottoir la happa dans le jeu parallèle des immeubles et des voitures.

Quand le premier coup de feu claqua, elle comprit tout de suite que cela la concernait, mais ce fut seulement le second qui la jeta dans une course folle vers la rue Troy. Des filaments de chaleur vibrèrent devant ses yeux dans l'air vertical; tout lui apparut d'un coup, là bas au coin de la rue de l'Hôtel de Ville et de la rue Troy, tout, la voiture de sport qui fuyait avec le bruit caractéristique du Gordini, le groupe de gens à gauche devant l'*Hellinikos Sup-Market* et le groupe de gens à droite devant la maison Schawrzenkopf. Elle se retourna instinctivement: Mme. Schawrzenkopf était derrière elle, courant aussi, toutes mèches défaits, car elle avait perdu son chapeau à fleurs et ne se souciait pas d'aller le chercher, et Hélène nota aussi la jupe plissée, la jupe mauve, qui se soulevait comme une poitrine haletante sous le martèlement des genoux. Les jambes d'Hélène cessèrent de fonctionner, le poteau de l'arrêt d'autobus vint soutenir son dos: haletante, elle s'était figée sur place et regardait courir Mme Schwarzenkopf dont le visage brouillé était un puzzle de douleur et d'étonnement. Hélène venait tout d'un coup de se rendre compte que tout cela allait devoir être déclaré aux policiers, que c'étaient les premiers éléments de son témoignage à elle. Avait-elle vraiment besoin de s'approcher de ce groupe, de se trouver en présence de sa douleur et de celle des autres? Elle savait déjà ce qu'elle allait trouver là-bas à cent pieds de l'endroit où elle se trouvait en ce moment. Ses mains saisirent derrière son dos le poteau pour la retenir d'aller se jeter dans l'engrenage dont elle ne pourrait plus sortir. Quelque chose en elle essaya de lui dire: "tu ne l'as pas voulu, tu es étrangère à tout cela", et son rire nerveux répondit à cette voix en son nom à elle. L'autobus s'arrêta et le watman en déclenchant l'ouverture de la porte lui sourit avec insistance. Elle fit non de la tête et c'est seulement en redécouvrant le groupe que l'autobus lui avait un instant caché que les larmes la secouèrent tout entière, l'arrachant au poteau et la précipitant à travers la rue.

Quand la sirène de la voiture de police retentit dans son dos, elle sentit le trottoir lui échapper et s'étala de tout son long. Son genou frappa l'arête de pierre. Elle ne fut plus qu'un cri et tout cessa d'exister autour d'elle.

Ce ne fut qu'après s'être occupé d'enrouler les deux corps dans des couvertures avant de les disposer sur les coussins de l'ambulance que le sergent Rémi Lapointe et l'agent Sam Wiek se dirigèrent vers elle.

C'est la douleur au genou droit qui la réveilla au milieu de la nuit. La veilleuse dardait sur elle un oeil goguenard. Jusqu'au matin elle fut un puits d'images sans lien. Elle ne se rendormit qu'au lever du soleil, s'abandonnant à la suite des événements lorsqu'elle eût compris qu'elle se trouvait dans une chambre privée, dans un hôpital. Elle sentit l'odeur de l'éther et les barreaux de la fenêtre disparurent lentement devant ses paupières.

Elle était de nouveau réveillée, mais elle ne savait plus rien de la suite des heures et de l'agencement des choses dans l'espace. Sa tête lui fit mal, elle essaya d'atteindre le verre qu'elle voyait sur la table et n'atteignit que le vide. Il y eut des hommes qui défilèrent à son chevet, on lui posa des questions, mais il n'existait plus qu'un mot dont elle se souvint: Antoine. Ils n'insistèrent pas: Antoine avait tout avoué, tout expliqué et Mme Syros avait pu parvenir à raconter l'aveu que lui avait fait sa fille.

—Ces gaillards-là ne valaient pas cher, dit le commissaire.

Lorsque, le genou droit toujours dans le plâtre, Hélène Syros sortit de l'hôpital la semaine suivante, elle ne savait plus rien de sa vie antérieure et c'est alors que son existence prit un tour mythologique.

Muette et comme étrangère à son décor, elle restait de longues heures assise derrière la caisse de l'*Hellinikos Sup-Market*. Son père énonçait les prix, elle recevait l'argent, rendait la monnaie comme une machine, mais il y avait d'étranges lueurs dans le regard des adolescents et le soir au coin des rues, ceux-ci racontaient la légende d'Hélène de Troy St. à leurs petites soeurs. Deux voyous s'étaient attaqués par une nuit de printemps à la princesse lointaine et bien des mois plus tard, un chevalier était venu du Vieux Pays, des rives d'une mer toujours bleue, avait tué les voyous pour venger l'honneur d'Hélène, puis il avait disparu. Et les enfants se rendaient en bande en pèlerinage au parking où avait eu lieu l'évènement avant de se réunir à distance respectueuse des volets toujours fermés de la maison Schwarzenkopf. Les parents eux-mêmes, dans tout le quartier, commencèrent à participer à l'édification du mythe: les anciens marins, les barbiers et les plombiers avaient chacun leur version, chacun leur variante.

Hélène était la seule à ignorer tout cela, car malgré les apparences physiques, elle ne participait déjà plus de ce monde. Nul souvenir ne ravivait plus en elle le rêve d'amour éteint et lorsque un grand homme brun vêtu de noir venait la chercher en fin de semaine et l'emmenait dans les Laurentides, cet homme ne lui rappelait rien, absolument rien. Elle avait pris l'habitude de l'appeler Oncle Pierre et l'ingénieur Recchia, une larme au bord des yeux lui disait "Ma petite fille".

Jean CATHELIN